

**LE CRIME DE LORD
ARTHUR SAVILE
d'Oscar WILDE**

Le Conservatoire de musique et d'art dramatique Frédéric CHOPIN présente, en
amont du Festival du Livre Policier 2013:

LE CRIME DE LORD ARTHUR SAVILE

d'Oscar WILDE

Lecture avec accompagnement au clavier et chant

Paroles de la chanson *Each man kills the thing he loves* extraites de
La Ballade de la geôle de Reading d'Oscar WILDE

Musique de la chanson de Peer RABEN

Réalisation : Gilles GLEIZES

Clavier : Jean-François BIEGALSKI

Chant : Hélène PATIN (sous la direction d'Anne-Elly TEVI)

Lecteurs , par ordre alphabétique :

Deborah BEAUMONT

Sybil MERTON

Annick BOLLENGIER

La duchesse de PAISLEY

Lady CLEM

Wiebke BRANDT

Lady WINDERMERE

Herr WINCKELKOPF

Lady SAVILE

Benoît HOESSEN

Lord Arthur SAVILE

Jonathan LAURET

Mister PODGERS

Le comte ROUVALOFF

Aurélie LECLERCQ

La marquise de JEDBURGH

*La fille du doyen de
CHICHESTER*

Jérémy ZAJAC

Le narrateur

Sir Thomas

TEXTE DE PRESENTATION

Tout d'abord je n'ai pas souhaité organiser une simple lecture publique. Car c'est un exercice difficile que seuls des comédiens chevronnés peuvent pratiquer. De plus le roman policier n'est pas le genre littéraire qui convienne le mieux à cet exercice. Et pourtant mon projet est de faire un lien entre le théâtral et le policier...

Il existe bien un théâtre policier (les pièces d'Agatha Christie ou celles jouées au Théâtre du Grand Guignol dans les années mille neuf cent cinquante) mais ces pièces nécessitent des comédiens (notamment pour des personnages d'hommes mûrs) dont je ne dispose pas.

Quant à l'adaptation d'un roman policier, elle se prête mieux à la forme cinématographique qu'à la forme dramatique, à moins d'établir un rapport avec le théâtre, ce que j'avais fait dans « Le secret de l'aiguille creuse (une aventure d'Arsène Lupin) » en insistant sur l'aspect protéiforme du principal protagoniste.

Je me suis alors souvenu d'une nouvelle d'Oscar Wilde « Le crime de Lord Arthur Savile », qui peut appartenir au genre policier tout en ayant une dimension théâtrale. Elle tourne en effet autour d'un projet de crime et utilise le principe du suspense comme elle fait référence à « Hamlet » et annonce par ses dialogues tout l'esprit des pièces que Wilde écrira par suite ainsi que l'humour absurde de « La cantatrice chauve » de Ionesco.

L'intrigue en est la suivante : *Curieux de connaître son avenir, Lord Arthur Savile, qui doit bientôt se marier, se fait lire les lignes de la main. Il apprend alors qu'il commettra un crime. Ne voulant pas salir son union par un meurtre, il décide de réaliser la prophétie avant son mariage...*

Si je n'ai pas cette fois les importants moyens que j'avais eus pour « Le secret de l'aiguille creuse », je bénéficie par contre de l'apport musical du Conservatoire de Lens. J'ai alors créé une forme théâtrale à mi-chemin entre la lecture publique, la représentation et le concert, qui rappelle la triple identité d'écrivain de Wilde : romancier novelliste, dramaturge et poète.

Ainsi je n'ai pas fait une réécriture dramatique de la nouvelle mais en ai établi une version avec des coupures pour la représentation en privilégiant les dialogues.

Un élève comédien lit les parties narratives et les autres les parties dialoguées.

Une élève de Anne-Elly Tevi, professeur de chant, interprète la chanson «Each man kills the thing he loves » en début et fin de spectacle, en anglais et en français. La mélodie de cette chanson, dont les paroles sont extraites du poème d'Oscar Wilde « La ballade de la geôle de Reading », est de Peer Raben. Extraite d'un film de Fassbinder, elle avait été créée par Jeanne Moreau puis reprise par Ingrid Caven. Elle est accompagnée par Jean-François Biegalski, professeur de piano.

Le piano revient d'ailleurs au cours de la présentation, sous une forme plus illustrative, suivant les errements du protagoniste, toujours dans une interprétation de Jean-François Biegalski.

Et tout un jeu de lumières permet d'évoquer des temps, des atmosphères et des lieux divers.

Enfin la Médiathèque Robert Cousin de Lens me paraît idéale pour une présentation de cette sorte puisque elle est tout à la fois un lieu de lecture et de représentation musicale comme théâtrale.

Gilles GLEIZES

TEXTE DE LA LECTURE

La chanteuse :

Each man kills the thing he loves (4fois)

D'aucuns par des yeux durs

D'autr'en termes flatteurs

Le lâche le fait d'un baiser

Le brav' tue à l'épée

A l'épée, A l'épée / Each man kills the thing he loves (4fois)

D'aucuns le tuent quand ils sont jeunes

D'autres quand ils sont vieux

Etranglent des mains du désir

Etranglent des mains d'or

Le plus doux us' d'un couteau car

Le mort refroidit mieux / Each man kills the thing he loves (4fois)

L'un n'aim'pas assez, l'autre trop

L'un vend, et l'autre achète

D'aucuns le font avec des larmes

D'autres sans un soupir

Mais si chaque homm' tue ce qu'il aime

Il n'doit pas en mourir / Each man kills the thing he loves (4fois) / Vocalise (2 fois)

Le piano reprend la mélodie de la chanson sur un rythme lent et dans un style mondain.

Narrateur : *C'était l'une des meilleures soirées de Lady Windermere. De bonne heure dans la vie, Lady Windermere avait découvert cette vérité importante : que rien ne ressemble autant à l'innocence qu'une imprudence.*

Elle avait plus d'une fois changé de mari ; mais comme elle n'avait jamais changé d'amant, le monde avait depuis longtemps cessé de médire sur son compte. Elle avait à présent quarante ans, elle était sans enfants et elle avait ce goût immodéré du plaisir qui est le secret de la jeunesse persistante. Tout à coup, elle jeta autour de la pièce un regard avide et dit...

Lady Windermere : *Où est mon chiromancien ?*

La duchesse de Paisley : *Votre... quoi?*

Lady Windermere : *Mon chiromancien, duchesse, je ne puis vivre sans lui à présent.*

La duchesse de Paisley : *Chère Gladys, vous êtes toujours si originale !*

Lady Windermere : *Il vient examiner ma main deux fois par semaine.*

La duchesse de Paisley : *C'est donc une espèce de manucure.*

Lady Windermere : *Il faut absolument que je vous le présente.*

La duchesse de Paisley : *Me le présenter ! Vous n'allez pas me dire qu'il est ici ?*

Lady Windermere : *Bien sûr qu'il est ici ; il ne me viendrait pas à l'idée de donner une soirée sans lui. Il me dit que j'ai une main purement psychique, et que si mon pouce avait été tant soit peu plus court, j'aurais été une pessimiste endurcie, et je serais entrée au couvent.*

La duchesse de Paisley : *Ah, je vois. Il dit la bonne aventure.*

Lady Windermere : *Et la mauvaise aussi. L'année prochaine, par exemple, je serai en grand danger tant sur terre que sur mer, de sorte que je vais vivre dans un ballon, et j'y hisserai tous les soirs mon dîner dans un panier.*

La duchesse de Paisley : *Mais voyons, c'est là tenter la Providence !*

Lady Windermere : *Ma chère duchesse, la Providence doit certainement être capable de résister à la tentation, depuis le temps ! J'estime que tout le monde devrait, une fois par mois, se faire prédire l'avenir par l'étude de la main, de façon à savoir ce qu'il ne faut pas faire. Bien entendu, on le ferait tout de même, mais il est si agréable d'être averti !... Si personne ne va immédiatement*

chercher Mister Podgers, il faudra que j'y aille moi-même.

Lord Arthur Savile : *Permettez-moi d'y aller, Lady Windermere.*

Lady Windermere : *Je vous remercie mille fois, Lord Arthur, mais j'ai peur que vous ne le reconnaissiez pas.*

Lord Arthur Savile : *S'il est aussi remarquable que vous le dites, Lady Windermere, je ne pourrai guère le manquer. Dites-moi comment il est, et je vous l'amènerai tout de suite.*

Lady Windermere : *Eh bien, il n'a pas du tout l'air d'un chiromancien. Je veux dire qu'il n'est pas mystérieux, ni ésotérique, qu'il n'a rien de romantique. Ah ! Voici Mister Podgers ! Eh bien, Mister Podgers, je vous prie de lire l'avenir dans la main de la duchesse de Paisley. Duchesse, il faut retirer votre gant. Non, pas la main gauche, l'autre.*

La duchesse de Paisley : *Ma chère Gladys, je ne pense pas que ce soit très convenable.*

Lady Windermere : *Rien d'intéressant ne l'est jamais. « On a fait le monde ainsi ».*

(Mister Podgers regarde la main droite de la Duchesse.)

Mr Podgers : *Ambition... très modérée ; ligne de tête... sans exagération ; ligne de cœur...*

Lady Windermere : *Oh ! oui, là, soyez indiscret, Mister Podgers.*

Mr Podgers : *Rien ne me serait plus agréable si la duchesse m'en donnait l'occasion ; mais je suis au regret de vous dire que je vois une forte permanence d'affection, combinée avec un sentiment puissant du devoir.*

La duchesse de Paisley (d'un air profondément satisfait) : *Continuez, je vous en prie.*

Mr Podgers : *L'économie n'est pas la moindre des vertus de votre Grâce.*

(Lady Windermere éclate de rire.)

La duchesse de Paisley (se rengorgeant) : *L'économie est une fort bonne chose ; quand j'ai épousé Paisley, il avait onze châteaux et ne possédait pas une seule maison qui fût habitable.*

Lady Windermere (s'écriant) : *Et maintenant, il a douze maisons et ne possède pas un seul château !*

La duchesse de Paisley : *Ma foi, ma chère, j'aime...*

Mr Podgers : ... *Le confort. Votre grâce a parfaitement raison. Le confort est la seule chose que puisse nous donner notre civilisation.*

Lady Windermere : *Il faut que vous nous déchiffriez encore quelques mains. Tenez, Sir Thomas, montrez-donc la vôtre à Mister Podgers.*

(Mister Podgers regarde la main de sir Thomas.)

Mr Podgers : *Avez fait naufrage trois fois. Non, deux fois seulement, mais en danger de naufrage lors de votre prochain voyage. Avez en aversion les chats et les radicaux.*

Sir Thomas : *Extraordinaire ! Il faut vraiment que vous déchiffriez aussi la main de ma femme.*

Mr Podgers : *De votre seconde femme. J'en serai charmé.*

Narrateur : *Mais Lady Marvel refusa absolument de laisser dévoiler en public son passé ou son avenir. En vérité, beaucoup de gens semblaient avoir peu d'affronter Mister Podgers ; et lorsqu'il dit à la pauvre Lady Fermor, à haute voix devant tout le monde, qu'elle ne se souciait pas de musique mais énormément des musiciens, on eut le sentiment que la chiromancie est une science fort dangereuse, et qui ne devrait pas être encouragée, sinon en « tête à tête ». Lord Arthur Savile, cependant, qui ne savait rien de l'histoire malheureuse de Lady Fermor, fut pénétré de curiosité, et pris du désir intense de faire déchiffrer sa propre main.*

Lady Windermere : *Lord Arthur, je dois vous avertir que si Mister Podgers découvre que vous avez mauvais caractère ou une tendance à la goutte, je raconterai tout à Sybil.*

Lord Arthur Savile (souriant) : *Je n'ai pas peur. Sybil me connaît aussi bien que je la connais.*

Lady Windermere : *Ah ! Je suis un peu déçue de vous entendre dire cela. Le mariage doit être fondé sur un malentendu mutuel. Non, je ne suis pas du tout cynique, j'ai simplement de l'expérience, - ce qui, toutefois, revient à peu près au même. (Elle se tourne vers Mister Podgers.) Mister Podgers, Lord Arthur meurt d'envie de faire déchiffrer sa main. Ne lui dites pas qu'il est fiancé à l'une des plus belles jeunes filles de Londres, car cela a paru dans le Morning Post il y a un mois.*

La marquise de Jedburgh : *Chère Lady Windermere permettez donc que Mister Podgers reste ici un peu plus longtemps. Il vient de me dire que je ferai du théâtre et cela m'intéresse tellement !*

Lady Windermere : *S'il vous a dit cela, je vais certainement vous l'enlever. Venez donc par ici tout de suite, Mister Podgers, et lisez dans la main de Lord Arthur.*

La marquise de Jedburgh (faisant une petite moue) : *Allons, si je ne dois pas être autorisée à faire du théâtre, il faut qu'on me permette au moins de faire partie des spectateurs.*

Lady Windermere : *Bien entendu, nous allons tous faire partie des spectateurs ; et maintenant, Mister Podgers, dites-nous surtout quelque chose de gentil. Lord Arthur est un de mes préférés.*

Le piano joue un air inquiétant. Mister Podgers regarde la main de Lord Arthur, pâlit et ne dit rien.

Lord Arthur Savile : *J'attends, Mister Podgers.*

Lady Windermere : *Nous attendons tous !*

La marquise de Jedburgh : *Je crois qu'Arthur doit faire du théâtre, et qu'après votre réprimande, Mister Podgers a peur de le lui dire.*

Le piano reprend l'air inquiétant. Mister Podgers cesse de regarder la main droite de Lord Arthur Savile pour regarder la gauche. Il pâlit à nouveau mais reprend vite son sang-froid.

Mister Podgers : *C'est la main d'un jeune homme charmant.*

Lady Windermere : *Bien entendu ! Mais sera-t-il un mari charmant ? Voilà ce que je désire savoir.*

Mister Podgers : *Tous les jeunes hommes charmants le sont.*

La marquise de Jedburgh : *A mon avis, un mari ne devrait pas être trop séduisant, c'est si dangereux !*

Lady Windermere : *Ma chère enfant, ils ne le sont jamais, trop séduisants. Mais ce qu'il me faut, ce sont des détails. Les détails sont les seules choses qui soient intéressantes. Que va-t-il arriver à Lord Arthur ?*

Mister Podgers : *Eh bien, dans les jours qui viennent, Lord Arthur partira en voyage à l'étranger et perdra un parent, un parent éloigné, rien de plus.*

Lady Windermere : *Ma foi, je suis abominablement déçue. Je n'ai absolument rien à dire à Sybil, demain. Personne ne se soucie des parents éloignés à l'heure actuelle. Ils ont passé de mode voilà des années. Duchesse, je suis certaine que vous êtes fatiguée ?*

La duchesse de Paisley : *Pas du tout, chère Gladys. Je me suis énormément amusée, et le manucure – je veux dire le chiromancien – est fort intéressant.*

Le piano joue à nouveau l'air inquiétant.

Narrateur : *Lord Arthur était pénétré de cette sensation nauséuse d'un malheur à venir. Il avait vécu à l'abri de toute préoccupation et voici que, pour la première fois, il prenait conscience du mystère terrible du Destin. Se pouvait-il que fût inscrit sur sa main, en caractères qu'il était incapable de lire quelque péché effrayant et secret ? N'étions-nous rien de plus que les pièces d'un jeu d'échec, mues par une puissance invisible ? Comme les acteurs ont de la chance ! Ils ont le choix de paraître dans la tragédie ou la comédie, de souffrir ou de se réjouir, de rire ou de verser des larmes. Mais dans la vie réelle, il en va autrement. La plupart des hommes et des femmes sont contraints de jouer des rôles pour lesquels ils ne sont aucunement qualifiés. Ce sont nos Guildenstern qui nous jouent Hamlet. Le monde est un théâtre mais la pièce est mal distribuée.*

Mister Podgers (avec un regard fuyant): *La duchesse a laissé ici un de ses gants, Lord Arthur, et elle m'a prié de le lui rapporter. Ah ! Je le vois sur le canapé ! Bonsoir, Milord.*

Lord Arthur Savile : *Mister Podgers, j'insiste pour que vous répondiez franchement à une question que je vais vous poser.(Lui tendant la main) Dites-moi ce que vous avez vu là. Dites-moi la vérité. Il faut que je la connaisse. Je ne suis pas un enfant.*

Mister Podgers (mal à l'aise): *Qu'est-ce qui vous fait croire que j'ai vu dans votre main plus de choses que je ne vous en ai dites ?*

Lord Arthur Savile : *Je le sais, et j'insiste pour que vous m'en informiez. Je vous paierai. Et maintenant dépêchez-vous. Dépêchez-vous, monsieur.*

Narrateur : *Dix minutes plus tard, Lord Arthur sortit précipitamment de la maison de Lady Windermere. Il paraissait ne rien voir ni entendre mais son front brûlait comme du feu. A un moment Lord Arthur s'arrêta sous un bec de gaz...*

(Lord Arthur Savile regarde ses mains.)

Narrateur : *Il lui sembla qu'il décelait déjà dans ses mains des taches de sang.*

Lord Arthur Savile : *Un assassinat!*

Narrateur : *Voilà ce qu'y avait vu le chiromancien!*

Lord Arthur Savile : *Un assassinat!*

Le piano reprend l'air inquiétant.

Narrateur : *Puis il erra dans des ruelles étroites et infâmes. Affalées sur un seuil humide, il vit les formes bossues de la pauvreté et de la vieillesse. Ces enfants de la misère étaient-ils prédestinés à leur fin comme lui à la sienne ? Etaient-ils comme lui les simples marionnettes d'un théâtre monstrueux ? Et pourtant ce n'était pas le mystère mais la comédie de la souffrance qui le frappait ; son inutilité absolue, sa grotesque absence de signification. Il était stupéfait de la discordance entre l'optimisme creux de l'époque et les faits réels*

de l'existence. Prenant le chemin qui le ramenait chez lui, il songea à tous les jours qui naissent dans la beauté et meurent dans la tempête. Lorsqu'il arriva enfin dans son quartier, le ciel s'éclairait du bleu pâle de l'aube... (Le piano joue un air serein.) Quand Lord Arthur se réveilla, le soleil de midi se déversait au travers des rideaux de sa chambre. Sur la cheminée était placée une grande photographie de Sybil Merton. Tandis que Lord Arthur la regardait, il eut le sentiment que l'épouser, tant que la fatalité du meurtre était suspendue au-dessus de sa propre tête, ce serait une trahison comme celle de Judas, un crime plus noir qu'aucun de ceux qu'avait jamais rêvés les Borgia. Quel bonheur pouvait-il y avoir pour eux, alors qu'à n'importe quel moment il pourrait être appelé à réaliser la terrible prophétie inscrite dans sa main? Le mariage devait être retardé coûte que coûte. Cela, il y était fermement résolu. Et il avait pleinement conscience de ne pas avoir droit de se marier tant qu'il n'aurait pas commis le meurtre. Et plus tôt ce serait, mieux cela vaudrait pour l'un comme pour l'autre. Ce n'était ni un simple rêveur, ni un dilettante oisif. S'il l'avait été, il eût hésité comme Hamlet, et eût permis à l'irrésolution de détruire son dessein. Mais c'était essentiellement un esprit positif. La vie, pour lui, signifiait l'action, plutôt que la pensée. Aussi dressa-t-il une liste de ses amis et parents et, après mûre réflexion, il se décida en faveur de Lady Clem, une aimable vieille dame qui était sa cousine au second degré. Il avait toujours beaucoup aimé Lady Clem, et comme il était lui-même fort riche, il n'y avait aucune possibilité qu'il tirât de la mort de sa parente un vulgaire avantage financier. Le poison était le meilleur moyen à adopter dans cette ennuyeuse affaire. Ce procédé était sûr, efficace et silencieux, et supprimait toutes scènes pénibles, pour lesquelles, comme la plupart des Anglais, il avait une profonde répugnance. L'acotinine lui parut être exactement le poison qu'il lui fallait. Il était rapide – d'un effet quasi immédiat-, parfaitement indolore et, pris sous la forme d'une capsule de gélatine, n'était nullement désagréable au goût. Lord Arthur en mit une capsule dans une jolie petite bonbonnière d'argent et se fit conduire immédiatement chez Lady Clem.

Le piano joue de nouveau l'air inquiétant.

Lady Clem : *Eh bien, monsieur le mauvais sujet! Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir depuis tout ce temps?*

Lord Arthur : *Ma chère Lady Clem, je n'ai jamais un instant à moi.*

Lady Clem : *Vous voulez dire que vous passez toutes vos journées avec Miss Sybil Merton à dire des fadaïses? Je ne comprends pas qu'on fasse un tel tapage à propos du mariage. De mon temps, nous n'aurions jamais songé à roucouler en public – ni d'ailleurs dans l'intimité.*

Lord Arthur : *Je vous assure que je n'ai pas vu Sybil depuis vingt-quatre heures. Pour autant que je puisse savoir, elle appartient entièrement à ses modistes.*

Lady Clem : *C'est là la seule raison pour laquelle vous venez voir un vieux laideron comme moi. On a fait des folies pour moi, et me voilà, pauvre rhumatisante avec un faux chignon et mon mauvais caractère. Ah ! Si je n'avais pas cette chère Lady Jensen, qui m'envoie tous les plus mauvais romans français qu'elle puisse trouver, je crois que je ne passerai pas la journée. Les médecins ne servent à rien, si ce n'est à vous soutirer des honoraires. Ils ne sont même pas capables de guérir mes aigreurs.*

Lord Arthur (gravement) : *Je vous ai apporté pour cela un remède, Lady Clem. C'est une merveille, inventée par un américain.*

Lady Clem : *Je n'aime pas les inventions américaines, Arthur. J'ai lu dernièrement quelques romans américains. Et ils étaient absolument vides de sens.*

Lord Arthur : *Oh ! Mais en l'espèce, ce n'est pas le sens qui manque, Lady Clem! Je vous assure que c'est un remède parfait. Il faut me promettre de l'essayer.*

Narrateur : *Lord Arthur tira de sa poche la bonbonnière et la lui tendit.*

Lady Clem : *Enfin, la boîte est charmante, Arthur. C'est un cadeau, sérieusement ? C'est très gentil de votre part. Et c'est là le remède merveilleux ? On dirait un bonbon. Je vais le prendre tout de suite.*

(Lady Clem va pour prendre le bonbon mais Lord Arthur l'arrête d'un geste de la main.)

Lord Arthur : *Grand Dieu ! Lady Clem, surtout pas ! C'est un remède homéopatique, et si vous le preniez sans avoir vos aigreurs, il pourrait vous*

faire énormément de mal. Attendez d'avoir une crise, et prenez-le à ce moment-là.

Lady Clem : *Je voudrais le prendre maintenant. A vrai dire, je déteste les médecins mais j'adore les médicaments. Enfin, je le conserverai jusqu'à ma prochaine crise.*

Lord Arthur : *Et quand se produira-t-elle ? Sera-ce bientôt ?*

Lady Clem : *Pas d'ici une semaine, j'espère. J'en ai eu une hier, qui m'a fait passer un mauvais moment. Mais on ne sait jamais.*

Lord Arthur : *Vous êtes donc certaine d'en avoir une avant la fin du mois, Lady Clem ?*

Lady Clem : *Je le crains bien. Mais comme vous êtes compatissant, aujourd'hui, Arthur ! Vraiment, Sybil vous a fait beaucoup de bien. Et maintenant, il faut vous sauver, car je dîne avec des gens fort ennuyeux, qui se refusent à dire des médisances, et je sais que si je ne puis faire un somme à présent, je ne pourrai jamais rester éveillée pendant le dîner.*

Narrateur : *Lord Arthur quitta la maison plein d'entrain et avec une sensation de grand soulagement. Ce soir-là, il eut une entrevue avec Sybil Merton. Il lui dit qu'il se trouvait placé dans une situation terriblement difficile, à laquelle ni l'honneur, ni le devoir ne lui permettaient de se dérober et que le mariage devait être ajourné. Le lendemain il partit pour Venise. Il y passa un séjour charmant. Pourtant Lord Arthur n'était pas heureux. Tous les jours, il étudiait les chroniques nécrologiques du Times, s'attendant à y voir annoncée la mort de Lady Clementina ; mais tous les jours, il était déçu. Au bout de quinze jours, au moment où il sortait de sa gondole pour gravir les marches de l'hôtel, le propriétaire s'avança au-devant de lui avec une liasse de télégrammes. Lord Arthur les lui arracha des mains et les ouvrit en hâte. Tout avait bien réussi. Lady Clementina était morte subitement ! Quelques jours avant sa mort, elle avait fait son testament. Elle laissait à Lord Arthur sa petite maison, tous les meubles et ses effets personnels. Lord Arthur fut extrêmement touché de la gentillesse avec laquelle Lady Clementina s'était souvenue de lui, et la certitude*

d'avoir fait son devoir lui donna sérénité et réconfort. Un jour, cependant qu'il parcourait la maison de Lady Clementina, en compagnie de Sybil, vidant des tiroirs plein de bric-à-brac, la jeune fille poussa tout à coup un petit cri de ravissement.

Lord Arthur (souriant) : *Qu'avez-vous trouvé, Sybil ?*

Sybil : *Cette ravissante petite bonbonnière en argent. Je vous en prie, donnez-la moi.*

Lord Arthur (mal à l'aise) : *Vous pouvez la prendre, bien entendu, Sybil. C'est moi-même qui l'avais donnée à la pauvre Lady Clem.*

Sybil : *Oh ! Merci, Arthur ; et puis-je aussi garder le bonbon ? Je n'aurais jamais imaginé que Lady Clementina aimât les sucreries. Je la croyais bien trop intellectuelle.*

Lord Arthur (d'une voix rauque) : *Le bonbon, Sybil ? Que voulez-vous dire ?*

Sybil : *Il y en a un dans la boîte, et c'est tout. Il a l'air bien vieux et plein de poussière, et je n'ai pas la moindre intention de le manger. Qu'est-ce qu'il y a, Arthur ? Comme vous êtes blanc !*

Narrateur : *Lord Arthur saisit précipitamment la boîte. Il y avait à l'intérieur la petite capsule ambrée, avec sa bulle de poison. Lady Clementina était donc morte de sa mort naturelle, malgré tout !*

Le piano joue un air terrible.

Narrateur : *Il fallut plusieurs jours à Lord Arthur pour se remettre de cette terrible déception. Toutefois son parfait bon sens reprit le dessus, et son esprit équilibré et pratique ne le laissa pas hésiter longtemps sur ce qu'il convenait de faire. Le poison s'étant révélé un fiasco complet, la dynamite, ou quelque autre forme d'explosif, était manifestement le moyen à essayer. En conséquence, il passa en revue la liste de ses amis et parents, et, après mure réflexion, il résolut de faire sauter son oncle, le doyen de Chichester. Le doyen aimait énormément les pendules et en possédait une collection. Il apparut à Lord Arthur que cette marotte lui offrait une excellente occasion de perpétrer son dessein. Où se procurer un engin explosif, c'était là, bien entendu une autre affaire. Et il se dit*

qu'il serait sans doute inutile d'aller s'informer au siège de la police, à Scotland Yard, car on n'y semblait jamais rien savoir quant aux activités des dynamiteurs, si ce n'est après qu'une explosion avait eu lieu; et même alors, on ne savait pas grand-chose. Tout à coup, il songea à son ami, le comte Rouvaloff, jeune russe aux tendances fort révolutionnaires, qu'il avait rencontré chez Lady Windermere. Lord Arthur eut l'intuition que c'était précisément là l'homme qu'il lui fallait et se fit conduire un matin au garni de son ami, pour lui demander conseil et assistance.

Le comte Rouvaloff : *Vous vous mettez donc sérieusement à la politique ?*

Lord Arthur : *Oh non ! Je ne m'intéresse pas le moins du monde aux questions sociales. Je désire simplement une machine explosive pour une affaire purement familiale.*

Le piano reprend l'air inquiétant.

Le comte Rouvaloff : *Voici l'adresse de Herr Winckelkopf. On paierait cher à Scotland Yard pour la connaître, mon cher.*

Lord Arthur (riant) : *Ils ne l'auront pas !*

Narrateur : *Puis Lord Arthur dit à son cocher de le conduire à la demeure de Herr Winckelkopf.*

Lord Arthur : *Le comte Rouvaloff m'a donné un mot d'introduction pour vous. Je m'appelle Smith – Mr Robert Smith -, et je voudrais que vous me fournissiez une pendule explosive.*

Herr Winckelkopf : *Charmé de faire votre connaissance, Lord Arthur. Ne prenez donc pas un air si alarmé : il est de mon devoir de connaître tout le monde, et je me souviens de vous avoir vu un soir chez Lady Windermere. Puis-je vous demander à qui vous destinez cette pendule explosive? Si c'est pour la police, ou qui que ce soit qui touche à Scotland Yard, je regrette vivement mais je ne puis rien pour votre service. Les détectives anglais sont nos meilleurs amis, et j'ai constaté qu'en comptant sur leur stupidité, nous pouvons faire exactement ce qui nous plaît. Je ne saurais sacrifier aucun d'eux.*

Lord Arthur : *Je vous assure que cette affaire n'a absolument rien à voir avec la police. En fait, la pendule est destinée au doyen de Chichester.*

Herr Winckelkopf : *Mon Dieu ! Je n'imaginai pas que vous en vouliez à tel point à la religion, Lord Arthur. Il y a peu de jeunes gens, à notre époque, qui la tiennent si fort à cœur.*

Lord Arthur : *Je crains que vous ne me flattiez, Herr Winckelkopf. En réalité, je ne connais absolument rien à la thologie.*

Herr Winckelkopf : *C'est donc une affaire purement privée ?*

Lord Arthur : *Purement privée.*

Le piano reprend l'air inquiétant.

Narrateur : *Herr Winckelkopf sortit un instant et revint avec un petit paquet de dynamite et une pendule française représentant la Liberté foulant aux pieds l'hydre du despotisme.*

Lord Arthur : *Voilà exactement ce qu'il me faut ! Et maintenant, dites-moi comment elle se déclenche.*

Herr Winckelkopf : *Ah ! C'est là mon secret. Dites-moi à quel moment vous voulez qu'elle fasse explosion, et je réglerai le mécanisme pour l'instant prescrit.*

Lord Arthur : *Disons vendredi, à midi précis. Le doyen est toujours chez lui à cette heure-ci.*

Narrateur : *Lord Arthur passa les deux journées qui suivirent dans un état de grande surexcitation. Et le vendredi, en fin d'après-midi, il se jeta dans la lecture des journaux du soir. Aucun des journaux, toutefois, ne contenait la moindre allusion à Chichester et Lord Arthur comprit que l'attentat avait échoué. Ce fut pour lui un coup terrible.*

Le piano reprend l'air terrible.

Narrateur : *Quelques temps plus tard, Lady Savile, la mère d'Arthur, lui montra une lettre qu'elle venait de recevoir de la fille du doyen de Chichester.*

La fille du doyen : *Chère tante, nous nous sommes bien amusés d'une pendule qu'un admirateur inconnu a envoyé à papa jeudi dernier. Papa a le sentiment qu'elle a dû être envoyée par quelqu'un qui a lu son admirable sermon : « La Licence est-elle la Liberté ? » car la pendule était surmontée de l'effigie d'une femme, coiffée de ce que papa a appelé le bonnet de la Liberté. Personnellement, la coiffure ne m'a pas paru très seyante, mais papa a dit qu'elle était historique, de sorte que je suppose qu'elle est très bien. Papa l'a posée sur la cheminée dans la bibliothèque. C'est là où nous nous tenions tous, vendredi matin, lorsque, au moment précis où la pendule a sonné midi, nous avons entendu le bruit d'un bourdonnement, un petit nuage de fumée s'est échappé du piédestal, la déesse de la Liberté s'est détachée, et s'est cassé le nez ! Quand nous avons examiné le cadeau, nous avons constaté que c'était une espèce de pendule à sonnerie, et que si on la règle pour une heure déterminée, en disposant un peu de poudre avec une amorce sous un petit marteau, elle fait explosion. Croyez-vous qu'Arthur aimerait en avoir une comme cadeau de mariage ? Je suppose qu'elles sont fort à la mode à Londres. Papa a dit qu'elles feront sans doute beaucoup de bien, car elles font voir que la Liberté ne peut durer. Papa a dit aussi que la Liberté a été inventée à l'époque de la Révolution française. Comme cela semble épouvantable ! Votre nièce toujours bien affectueuse.*

Lady Savile : *Mon cher Arthur, que faut-il que je lui dise au sujet de la pendule ? Cela m'a l'air d'une invention excellente, et, pour ma part, j'aimerais bien en avoir une.*

Lord Arthur : *Pour la mienne, je n'en pense pas grand bien.*

Narrateur : *Les yeux de Lord Arthur s'emplirent de larmes. Il avait fait de son mieux pour commettre cet assassinat, mais dans l'un et l'autre cas il avait échoué sans qu'il y eût faute de sa part. Il s'était efforcé de faire son devoir mais il semblait que le Destin lui-même l'eut trahi. Il erra alors à l'aventure, descendant jusqu'à la Tamise, et resta assis plusieurs heures au bord du fleuve. Au bout d'un certain temps, minuit sonna.*

Le piano joue les douze coups de minuit.

Narrateur : *Et la nuit parut trembler. Lord Arthur se leva et déambula jusqu'à un pont. Il vit alors un homme penché au-dessus du parapet. C'était Mister Podgers, le chiromancien ! (Le piano reprend l'air inquiétant.) Lord Arthur s'arrêta. Une idée lumineuse lui traversa l'esprit comme un éclair. En un instant il eut saisi Mister Podgers par les jambes et l'eut précipité dans la Tamise. Il y eut un...*

Mister Podgers : *Nom de...*

Narrateur : *Un...*

Le piano évoque le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

Narrateur : *Et tout rentra dans le silence. Au cours des jours qui suivirent, il oscilla entre l'espoir et la crainte. Il y eut des moments où il s'attendait presque à voir Mister Podgers apparaître, et pourtant, à d'autres instants, il avait l'impression que le Destin ne pouvait pas être injuste à ce point envers lui. Il désirait ardemment la certitude, et il en avait peur. Elle arriva enfin lorsque, lisant les journaux du soir, ce titre étrange attira son regard...*

Lord Arthur (lisant) : *« Suicide d'un chiromancien... Hier matin, le cadavre de Mister Podgers, l'éminent chiromancien, a été ramené sur le rivage de la Tamise par le courant. On suppose qu'il s'est suicidé sous l'effet d'un dérangement mental temporaire. Le défunt était âgé de soixante-cinq ans et ne semble pas avoir laissé de famille... »*

Narrateur : *Et lorsque Sybil aperçut Lord Arthur, quelque chose lui fit pressentir qu'il était porteur d'une bonne nouvelle.*

Lord Arthur : *Ma chère Sybil, marions-nous dès demain !*

Sybil : *Quel fou vous êtes ! Voyons, le gâteau n'est pas encore commandé !*

Le piano joue quelques mesures de « La marche nuptiale ».

Narrateur : *Le mariage fut célébré par le doyen de Chichester et jamais un seul instant Lord Arthur ne regretta tout ce qu'il avait souffert pour l'amour de Sybil. Car, pour eux, l'idylle ne fut point tuée par la dure réalité.*

Le piano reprend l'air serein.

Narrateur : *Quelques années plus tard, alors que Lord Arthur et Sybil avaient deux beaux enfants, Lady Windermere vint voir la jeune femme.*

Lady Windermere : *Etes-vous heureuse, Sybil ?*

Sybil : *Chère Lady Windermere, bien entendu, je suis heureuse. Ne l'êtes-vous donc pas ?*

Lady Windermere : *Je n'ai pas le temps d'être heureuse, Sybil. Je me sens toujours portée vers la dernière personne qu'on m'a présentée ; mais, en général, dès que je connais les gens, je m'en lasse. Ainsi, vous vous souvenez de cet affreux Mister Podgers ? (Sybil opine de la tête.) C'était un abominable imposteur. Il m'a bel et bien fait prendre en horreur la chiromancie. Je m'occupe à présent de télépathie. C'est beaucoup plus amusant.*

Sybil : *Il ne faut pas dire de mal de la chiromancie dans cette maison, Lady Windermere. ; c'est le seul sujet sur lequel Arthur n'aime pas qu'on plaisante.*

Lady Windermere : *Vous n'allez pas me dire qu'il y croit, Sybil ?*

Sybil : *Demandez-le lui, le voici.*

Lady Windermere : *Lord Arthur, vous n'allez pas me dire que vous croyez à la chiromancie ?*

Lord Arthur (souriant) : *Bien sûr que si, j'y crois.*

Lady Windermere : *Mais pourquoi ?*

Lord Arthur : *Parce que je lui dois tout le bonheur de ma vie.*

Lady Windermere : *Qu'est-ce donc que vous lui devez ?*

Lord Arthur (fixant Sybil) : *Sybil...*

Lady Windermere : *Que ne faut-il pas entendre ! Il ne m'a, de ma vie, été affirmé pareille bêtise.*

Soudainement, Lady Windermere et Sybil, comme si elles s'étaient l'une l'autre transmises la même pensée à propos de Lord Arthur, se regardent avec effroi. Le narrateur, la fille du doyen de Chichester ainsi que les fantômes de Lady Clem et de Mister Podgers dévisagent Lord Arthur d'un air accusateur.

La chanteuse :

Each man kills the thing he loves (4fois)

L'un n'aim'pas assez, l'autre trop

L'un vend, et l'autre achète

D'aucuns le font avec des larmes

D'autres sans un soupir

Mais Si chaque homm' tue ce tout qu'il aime

Il n'doit pas en mourir

Each man kills the thing he loves (2 fois) / Vocalise (2 fois)

